

# Situation et Perspectives de l'Arabe Moderne\*

par M. ABDESSELEM,

Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Tunis

Le sujet est difficile, mais il est nécessaire d'en délimiter au moins les difficultés. D'ailleurs, des universitaires se sont attachés depuis lundi, en un colloque de spécialistes ouvert également à des sociologues, des linguistes non arabisants, etc... à en examiner certains aspects.

Depuis une cinquantaine d'années les problèmes que pose l'adaptation de l'arabe au monde moderne ont été longuement exposés : richesse trop grande d'une langue dont les lexiques n'ont généralement gardé que les termes relatifs à la vie affective, vocabulaire archaïsant, langue technique à forger, hésitation à créer ou à emprunter des mots qui désigneraient les inventions modernes et même les objets courants de la vie contemporaine, syntaxe trop rigide, absence des voyelles dans l'écriture, etc...

Ces problèmes, à force d'être évoqués ont paru éternels, insolubles : mais quiconque a eu la rare patience de dépouiller les écrits nombreux, souvent décevants, qu'ils ont suscités et les comptes-rendus des travaux des Académies arabes, des congrès et colloques qui leur ont été consacrés, peut constater qu'on s'achemine lentement, trop lentement, il est vrai, vers leur solution : ainsi après près de vingt-cinq années d'efforts, d'études, de propositions souvent fantaisistes ou ineptes, il est possible que très bientôt l'Académie Arabe du Caire trouve enfin une solution au problème de la graphie. Par ailleurs, l'accumu-

---

(\*) La Revue « IBLA » est heureuse de publier ici, dans sa traduction française, une conférence prononcée en arabe, le 19 novembre 1959, par M. ABDESSELEM, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Tunis, à la Maison des Associations Culturelles. On trouvera par ailleurs un compte-rendu du Colloque Universitaire sur l'Arabe Moderne, dans le cadre duquel fut donnée cette conférence. (N.D.L.R.).

lation des termes que chacun propose finira pour chaque discipline scientifique, par permettre le choix d'un vocabulaire cohérent ou quasi-complet. Là semble-t-il, comme pour les termes de la vie courante, l'usage aura imposé la plupart des vocables et probablement un certain nombre d'emprunts. Les puristes d'ailleurs, presque partout abandonnent le terrain et les Académies les plus conservatrices comprennent un nombre de plus en plus grand de linguistes qui pensent qu'on doit accorder droit de cité aux mots déjà en usage dans la vie courante ou dans celle des métiers.

Une réforme de la grammaire qui utiliserait tous les rapports des anciens et pas seulement des grammairiens de Basra a de plus en plus de partisans.

Il est enfin difficile d'oublier que la langue arabe a réussi déjà par deux fois, avec l'essor de l'Islam, et au début de l'époque moderne, une adaptation qui ne paraissait de prime abord nullement aisée. S'il lui manque peut-être certains procédés qu'utilisent les langues modernes pour la formation des mots tels que thermo-nucléaire, elle en a d'autres qui peuvent en faire une langue scientifique aussi valable que l'allemand par exemple : des possibilités de dérivation très grandes, des formes définies qui permettent une rare précision dans le domaine de l'abstraction, une syntaxe déjà habituée à épouser les contours d'une pensée nuancée.

Contrairement à ce qu'il était courant d'entendre il y a quelques années, le conférencier est personnellement convaincu — plus ou moins d'accord en cela avec les participants au colloque qui ont repris l'exposé de certaines difficultés ci-dessus —, que ces problèmes, s'ils sont sérieux, n'ont rien de tragique et qu'il n'y a pas lieu de désespérer de la solution de la plupart d'entre eux.

Pour l'arabe, le drame, penso-t-il, a ailleurs sa racine. On entend trop souvent dire : comment l'arabe traduirait-il tel mot anglais, telle tournure française ? Il est évident qu'une langue que le niveau de ceux qui l'emploient astreint à être toujours un idiome de traduction et jamais une langue originale s'essoufflera à suivre les autres sans arriver à les rattraper. Mais s'il en est ainsi, est-ce la langue seule qu'il faut réformer ? Le problème qui se pose réellement n'est-il pas celui de la

promotion intellectuelle des arabophones, et n'est-ce pas précisément une promotion du plus grand nombre qui permettra à l'élite de se sentir soutenue et appelée à des responsabilités réelles et immédiates. Ainsi se dégageront ces penseurs originaux, ces savants capables de découvertes et d'inventions, et capables de concevoir et de s'exprimer en arabe. Ces savants imposeront le vocabulaire qui désignera la matière de leurs réflexions et la syntaxe qui sera le mouvement de leur pensée.

Nous faisant une obligation de traduire nos idées en termes d'action, nous dirons donc qu'il faut que les jeunes générations cultivent la langue arabe, l'étudient dans ses œuvres maîtresses, s'en imprègnent et cherchent par ailleurs à acquérir les sciences modernes, dans quelqu'idiome que ce soit ; dans ce domaine, ils ne doivent être préoccupés que des progrès qu'ils peuvent faire. L'important d'abord est de former la pensée scientifique, de lui permettre d'accéder aux plus hauts sommets de la science. La langue arabe en profitera à plus ou moins longue échéance.

C'est je crois la voie qu'a tracée le Gouvernement Tunisien et elle semble être la véritable voie du progrès.

Mais, on l'a déjà dit, il importe de ne point creuser ou de ne pas perpétuer de fossé entre la masse et l'élite. La nation doit toute entière avancer dans la voie du progrès, mais sans solution de continuité entre l'élite et la masse. Que cela soit la condition nécessaire du progrès, on l'a déjà démontré.

S'agissant de la langue arabe et de sa situation actuelle cette vérité nous entraîne à nous poser la question suivante : quand même une élite consciente et organisée adopterait un vocabulaire technique et scientifique cohérent et en imposerait l'usage, le problème essentiel de la situation linguistique du monde arabe moderne restera entier, car il est tout autre, c'est celui de la diglossie, à la fois linguistique et problème social, et probablement problème indissolublement linguistique et social. Vu sous cet angle c'est peut-être même, depuis des siècles, le problème majeur du monde arabe.

En effet, la diglossie ne date pas d'aujourd'hui. Nous pouvons avec certitude la faire remonter pour les villes et centres de sédentaires du monde arabe actuel jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de

l'hégire, et pour les aires de nomadisme jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Si l'on s'abandonnait aux supputations on pourrait même remonter encore plus loin le cours des siècles.

Mais au Moyen-Age, la diglossie n'était pas particulière au monde arabe et elle était moins grave dans ce monde que dans d'autres parties de l'univers. En Europe par exemple, toute l'activité intellectuelle s'exprimait en latin qui, à cette époque, était absolument étranger au bon peuple de France, d'Allemagne et d'ailleurs. La situation était similaire en Chine, dans l'Inde. Mais depuis la Renaissance la situation s'est modifiée en Europe Occidentale tandis qu'elle est restée la même dans les pays arabes.

De cette diglossie on voit bien les conséquences : sociales et culturelles, par la coupure entre les intellectuels et la masse, et littéraires, par les difficultés de trouver un accord entre la littérature et le réel et aussi de promouvoir une littérature qui satisfasse à la fois les exigences de forme de l'élite et soit accessible à un nombre suffisant de lecteurs (difficultés de l'édition et de la diffusion des œuvres, académisme et conformisme, etc...).

Effet ou cause, (et les origines du phénomène ne peuvent nous autoriser à le considérer comme un simple effet), cette diglossie aggrave certainement la distorsion, le hiatus entre les favorisés du sort et la masse de déshérités qu'on signale par ailleurs dans beaucoup de pays arabes. Il accentue ou complice les différences sociales. Dans toute action en vue d'une promotion sociale, il faut tenir compte de ce facteur linguistique donc culturel.

Comment mettre fin à cette diglossie ? On a préconisé la promotion des dialectes à la dignité de langues de culture et de langues véhiculaires pour l'enseignement, et on a suscité immédiatement la réaction des conservateurs et des puristes qui recommandaient l'abandon des dialectes, avec la généralisation de l'arabe littéral comme langue à la fois écrite et parlée. L'extension de l'enseignement, la presse, la radio, etc... devaient, pensaient-ils, aboutir à ce résultat.

Je crois qu'il y a là de part et d'autre des illusions nées d'une analyse insuffisante de l'évolution historique de l'arabe.

Si depuis des siècles aucune des deux solutions n'a prévalu, c'est parce qu'un équilibre s'est établi et continue à exister entre des tensions opposées : celle de l'évolution de la langue et de la commodité du sujet parlant qui entraîne vers la différenciation des dialectes et l'éloignement de ces dialectes de l'arabe classique, leur souche commune, et le sentiment de l'unité linguistique renforcée par l'unité religieuse qui se confond pour les Arabes avec une fidélité aux origines symbolisée et matérialisée par la langue commune de culture, cet arabe classique originel et vénéré de tous, aspect formel de la brillante civilisation passée, langue révérencée de la prière et du Coran.

Cet équilibre est encore réel et ne nous semble pas près de se rompre. Les facteurs qui apparaissent par ailleurs renforcent l'un ou l'autre terme ou même les deux à la fois pour des raisons opposées ou complémentaires. Ainsi le sursaut national dans beaucoup de pays arabes a renforcé l'arabe classique, langue de culture opposée à la langue de l'occupant étranger soupçonné souvent, et parfois avec raison, de chercher une promotion des dialectes, peu adaptés à une pensée rigoureuse, pour laisser la voie libre devant son propre idiome. Mais ce même sursaut national a entraîné un épanouissement du dialecte particulier au pays et plus adapté que la langue classique à une communication directe et démocratique avec la masse des citoyens.

La radio, sur l'alliance de laquelle puristes et conservateurs comptaient tant, a bien remis en usage des termes classiques, a contribué à rendre l'arabe littéral plus accessible au vulgaire, mais a été obligée aussi de donner à la langue parlée droit de cité et a promu au rang de langue semi-littéraire les dialectes en diffusant des pièces de théâtre et des poèmes, composés dans ces dialectes. Le cinéma aussi a permis une promotion des dialectes, mais surtout, jusqu'à maintenant du moins, du dialecte égyptien.

Cependant si l'équilibre n'est pas près de se rompre, les termes ont subi de part et d'autre des mutations peu spectaculaires, mais décelables pour l'observateur averti. L'arabe littéral est devenu moins apprêté, moins archaisant, plus acces-

sible au commun. Des termes auparavant recherchés, sont tombés en désuétude et on trouve quelque peu ridicule d'aller chercher des mots dans la langue de Mutanabbi, alors qu'on a des synonymes encore en usage parmi le peuple. Sous l'influence conjuguée des langues étrangères et des dialectes, les tournures sont moins elliptiques ou synthétiques, plus analytiques, quand elles ne sont pas, au grand scandale des puristes, plus lâches, voire franchement en dehors des règles grammaticales. Enfin, chose importante, on évite de plus en plus de marquer les cas et de prononcer les désinences casuelles grâce à l'usage généralisé, et pour les puristes, abusif, du *soukoun* final.

De leur côté, les masses, même illettrées, emploient des mots et des tournures nettement classiques, cherchent à se montrer informées en imitant quelque peu le langage des clercs.

Il semble que la situation évolue donc vers un rapprochement qui nous semble souhaitable pour des raisons à la fois sociales et culturelles. Les progrès de l'enseignement aideront certainement à ce rapprochement, favorisé aussi par la démocratie politique.

Contre la promotion des dialectes jouera la crainte de briser à jamais l'unité linguistique qui pourrait aider demain à une certaine cohésion politique peut-être, mais surtout, nous semble-t-il, à une certaine cohésion culturelle. Tout le monde sent plus ou moins confusément que l'avenir de cellules culturelles de deux ou trois millions ou même de dix à vingt millions d'hommes n'est pas assuré et que l'abandon pur et simple de l'arabe littéral compromet peut-être le progrès qu'on recherche.

